



# Chrétiens du toit du monde

*Préface du Père Georges Colomb,  
Supérieur général des Missions étrangères de Paris*

« Tu es plus haut que ta légende, château de l'âme exaltée,  
Plus haut que ce qu'on pense de toi »<sup>1</sup>

Le Tibet ! Royaume mythique du Prêtre Jean qui enflévrira l'Occident médiéval, dernier *Shangri-la* et rêve ultime des aventuriers, est aussi terre d'évangélisation. C'est en 1846 que la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples (*De Propaganda Fide*) donna mandat à la Société des Missions étrangères de Paris sur "le pays des cimes". Auparavant, quelques capucins, jésuites et lazariques avaient déjà pénétré dans cette contrée. Pour entrer en relation avec les Tibétains, les prêtres des Missions étrangères établirent quatre districts dans les provinces chinoises du Sichuan et du Yunnan, et un autre non loin de Darjeeling en Inde du Nord. Malgré l'extrême rudesse des conditions de vie, ils établirent des paroisses, construisirent des églises, des hôpitaux et des écoles pour subvenir aux besoins des populations miséreuses. Par ailleurs, fidèles à la tradition de leurs aînés, ils conduisirent en ces lieux reculés de précieux travaux linguistiques et scientifiques. Cependant, dès leur arrivée au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les missionnaires durent faire face, jusqu'au martyre, à l'opposition de *lamas* bouddhistes. Ils furent aussi pris dans les conflits entre la Chine et le Tibet. Le changement de régime politique en Chine conduisit à leur expulsion du pays en 1952. La fermeture de la "mission impossible" fut considérée à l'époque comme un échec, jugement prématué des hommes ! C'était sans compter l'héroïque fidélité des chrétiens des Marches tibétaines en Chine ou encore la fécondité insoupçonnée de la venue des "porteurs d'espérance", les pères Krick et Bourry, parmi les tribus de l'Arunachal Pradesh en Inde.

Telle est l'aventure missionnaire au cœur de l'Himalaya que nous vous proposons de découvrir dans les pages qui suivent. Le courage des prêtres et des fidèles, l'audace de l'Église qui envoie des hommes et apprécie succès et revers selon des critères différents de ceux des entreprises purement humaines vous interrogeront. Puissent les pages qui suivent, l'exposition sur les chrétiens du toit du monde et les conférences de cette année universitaire susciter des vocations missionnaires ! L'annonce de l'évangile aux enfants de Dieu perdus dans les montagnes tibétaines vaut bien une vie missionnaire. Tout don de soi porte du fruit, ceux qui récoltent ne sont pas ceux qui sèment : voici les leçons que nous pouvons tirer de ces belles pages d'histoire de l'Église écrites par le sang des martyrs !

Père Georges Colomb



1. Victor SEGALEN, Thibet L (1917-1918)



## Sommaire

- 7 **Ainsi naquit la mission du Tibet...**  
*Introduction de Françoise Fauconnet-Buzelin*
- 9-13 **La mission du Tibet**  
Une mission impossible  
Une mission éclatée  
Une mission paradoxale
- 14-17 **La mission du Tibet oriental**  
Les conquérants  
Les résistants  
Les survivants
- 18-33 **Les Marches tibétaines**  
Activités missionnaires  
Dévotions  
Activités scientifiques
- 34-37 **La mission du Tibet-sud**  
Assam  
Sikkim
- 38-41 **Les communautés catholiques tibétaines de Chine à l'époque contemporaine**
- 42-45 **Arunachal Pradesh**  
Naissance d'une Église
- 46 **Les missions, véritables témoins de l'amour du Seigneur**  
*Postface du Père Reithinger*
- 47 Remerciements, bibliographie

# Ainsi naquit la mission du Tibet...

Introduction de Françoise Fauconnet-Buzelin,  
commissaire de l'exposition

**A**u milieu du xix<sup>e</sup> siècle, alors que se développait en Europe la vision mythique d'un Tibet ésotérique et mystique, les prêtres français des Missions étrangères de Paris se virent confier la tâche bien concrète d'aller évangéliser ce pays mystérieux dans lequel, en dépit de diverses tentatives, aucun missionnaire n'avait jamais pu jusqu'alors durablement s'implanter. C'est leur histoire, largement méconnue et à bien des égards paradoxale, que l'exposition *Missions du toit du monde* se propose de faire découvrir telle qu'elle apparaît tant au travers des documents d'archives que des témoignages contemporains.

Tout commença le 27 mars 1846, après la "guerre de l'opium" et la signature par la Chine des Traité inégaux avec l'Angleterre et la France. Espérant que ces traités, arrachés par la force, favoriseraient la circulation des missionnaires européens dans l'Empire du Milieu, la Congrégation de la Propagande créa le vicariat apostolique de Lhassa et en confia la responsabilité provisoire à Mgr Péricheau, vicaire apostolique du Sichuan. L'objectif était alors de pénétrer au Tibet par les provinces chinoises du Sichuan et du Yunnan où les Missions étrangères disposaient de bases solides et de missionnaires aguerris. Dix ans plus tard, Mgr Thomine-Desmazes, issu lui aussi de la mission du Sichuan, fut nommé vicaire apostolique de Lhassa.

Ainsi naquit la mission du Tibet oriental, dont la présentation occupe la plus grande partie de l'exposition. Durant plus d'un siècle, les prêtres français campèrent sur la frontière occidentale de la Chine, dans la région semi-indépendante des Marches tibétaines où un puissant réseau monastique entretenait l'influence spirituelle et politique de Lhassa. C'est dans ce pays isolé, tourmenté et hostile tant sur le plan de la géographie que sur celui des relations humaines, qu'ils établirent leurs postes les plus nombreux, utilisant, pour attirer leurs ouailles, des moyens traditionnels de leur époque : rachat d'esclaves, établissement de colonies agricoles, ouverture de dispensaires et d'écoles. Du fait de leur isolement, ils durent faire, plus encore qu'ailleurs, tous les métiers : pasteur et fondateur de communauté, infirmier et enseignant, bâtisseur et cultivateur, mais aussi explorateur et cartographe, botaniste et naturaliste, ethnologue et linguiste. Pendant un siècle, ils participèrent activement à la découverte et à l'étude de cet "arrière-monde" qui attirait à lui

voyageurs et aventuriers de toutes origines, pour lesquels ils constituaient les points d'appui les plus solides puisque, uniques résidents occidentaux permanents dans le pays, ils le connaissaient mieux que quiconque.

Animés d'une foi sincère mais d'une mentalité conservatrice, comme la majorité des catholiques de leur époque, les missionnaires du Tibet se sont généralement montrés peu ouverts à la compréhension de l'univers religieux qu'ils ont rencontré et ont inculqué à leurs ouailles les dévotions traditionnelles qui leur étaient familières. Bien que soumis aux aléas de la politique religieuse d'une Troisième République anticléricale qui proclama la séparation de l'Église et de l'État en 1905, ils ont fait le jeu des ambitions coloniales de la France qui avait imposé à la Chine son protectorat sur les missions. Comptant sur la protection de la Mère Patrie dont le soutien fut parfois aléatoire, ils ont été les témoins et les cibles de première ligne des rivalités de pouvoir et des conflits entre Chinois et Tibétains qui ravagèrent la région, bien avant que la question de l'autonomie du Tibet ne devienne un problème international. Cette position dangereuse et inconfortable coûta la vie à plusieurs d'entre eux.

La difficulté à pénétrer au Tibet par l'est a conduit les missionnaires français à chercher un accès par le sud, à partir des territoires himalayens plus ou moins bien contrôlés par l'Empire britannique, du côté de l'Assam d'abord, sans succès, puis au Sikkim où ils réussirent à implanter de petites communautés chrétiennes. Mais la frontière indienne se révéla aussi hermétique que la frontière chinoise. Par le sud comme par l'est, le Tibet demeura inaccessible et Lhassa, "la Rome du bouddhisme", n'accueillit jamais le vicaire apostolique que Rome lui avait assigné.

L'évolution administrative de la mission elle-même révèle que cet échec a progressivement été entériné par ses responsables. À l'origine, en 1846, le vicariat apostolique de Lhassa incluait le territoire tibétain et les territoires compris entre l'Empire chinois et les monts Himalayas, c'est-à-dire, outre le Tibet proprement dit et les Marches tibétaines de Chine, les régions tibétophones du Nord de l'Inde, le Ladakh, le Népal, le Bhoutan et le Sikkim. Cependant en 1868, Mgr Chauveau, le deuxième vicaire apostolique, fixa le siège épiscopal tout à l'est, à Tatsienlou, dans une partie de la mission du Sichuan qui venait d'être rattachée à

son vicariat, et la mission du Tibet sud fut abandonnée pendant quinze ans. Au siècle suivant, en 1937, la jeune mission du Sikkim, qui n'avait qu'un demi-siècle d'âge, fut cédée aux chanoines suisses de Saint-Maurice tandis que Mgr Valentin envisageait d'abandonner les territoires frontaliers des Marches tibétaines à leurs homologues du Grand-Saint-Bernard. Cette proposition fut renouvelée après la guerre, en 1948, alors que la mission du Tibet avait été rebaptisée évêché de Kangding (le nouveau nom de Tatsienlou), ce qui montre bien que les Missions étrangères entendaient ne plus s'occuper désormais que de la partie la plus orientale, et aussi la plus chinoise, du territoire.

Mais le cours de l'histoire suspendit cette décision car les missionnaires du Tibet, comme tous leurs confrères présents sur le territoire chinois, furent expulsés par les communistes en 1952. Cent ans après la création du vicariat apostolique de Lhassa, l'évangélisation du Tibet s'avéra donc impossible et le "royaume des neiges", bien qu'ayant perdu son autonomie, restait comme aux siècles précédents un mythe inaccessible aux héros (et aux héroïnes) de la Bonne Nouvelle.

Faut-il en conclure que ce siècle d'efforts et de luttes, de labours et de peines, de persévérance et d'espoirs déçus n'a été qu'une entreprise inutile et stérile, douloureuse et coûteuse, dictée par des motivations utopiques que rien, ni sur le plan humain, ni sur le plan spirituel, ne saurait justifier ? Ce serait aller un peu vite en besogne car, à y regarder de plus près, les fruits apostoliques de la mission du Tibet existent bel et bien et se manifestent aujourd'hui avec une indéniable évidence.

Dans les Marches tibétaines du Sichuan et du Yunnan, les petites communautés chrétiennes isolées, affrontées aux épreuves de la Révolution chinoise, ont résisté à la confiscation de leurs locaux, à l'interdiction de culte et à l'absence de prêtres. Elles totalisent encore quelques milliers de fidèles qui se réunissent régulièrement pour prier dans leurs anciennes églises construites par les missionnaires ou dans celles qui, nouvellement édifiées, témoignent de la vitalité de leur foi. Au Sikkim, les catholiques se sont intégrés sans heurts au fonctionnement de l'Église indienne. Mais c'est entre les deux, dans l'état d'Arunachal Pradesh aux confins de l'Assam, que l'on peut constater les événements les plus surprenants. Les milliers



de conversions qui s'y produisent depuis une trentaine d'années sont en effet attribuées aux mérites posthumes des deux premiers missionnaires français qui y furent assassinés sans avoir pu enregistrer de leur vivant le moindre baptême.

C'est dans cette floraison aussi spectaculaire qu'inattendue que se révèle pleinement le mystère de la Mission, la croissance invisible de ce qu'un missionnaire contemporain appelle *les racines souterraines de l'ordre de la grâce*. C'est à ce cheminement que les visiteurs de cette exposition sont invités : du clair-obscur d'un travail missionnaire ingrat, imparfait et peu productif, voire stérile, à l'éclatante lumière qui en jaillit parfois au-delà de toute espérance ou de tout projet humain, comme elle le fait aujourd'hui en Arunachal Pradesh, au "pays de l'aurore".

Françoise FAUCONNET-BUZELIN

**VICAIRES APOSTOLIQUES**

Mgr Jacques Thomine-Desmazures

Mgr Joseph Chauveau

Mgr Félix Biet

Mgr Pierre Giraudeau

Mgr Pierre Valentin

**MARTYRS**

P. Nicolas Krick

P. Augustin Bourry

P. Théodore Monbeig

P. Jean-Baptiste Brieux

P. Pierre-Marie Bourdonnec

P. Henri Mussot

P. Victor Nussbaum

P. Jules Dubernard

P. André Soulié

Bx Maurice Tormay

**La MISSION DU TIBET**

*“Pour se rendre à Padong, le plus simple en quittant Tatsienlou est de descendre le fleuve Bleu en barque, puis en bateau à vapeur jusqu'à Shang-hai, de prendre dans cette ville une malle française ou anglaise pour Colombo ou Bombay, de traverser l'Inde en chemin de fer jusqu'à Darjeeling d'où, en deux bonnes journées de cheval, on arrive à la station principale de la mission du Thibet sud.”*

**UNE MISSION IMPOSSIBLE**

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les jésuites portugais en poste à Agra tentèrent de pénétrer au Tibet. En 1624, Antonio d'Andrade parvint à Tsaparang. D'autres tentatives vers Shigatsé, Lhé et Lhassa furent faites au cours des décennies suivantes, mais aucune de ces expéditions menées par des francs-tireurs ne donna de résultat apostolique notable. En 1722, la Congrégation de Propaganda Fide envoya au Tibet une équipe de capucins dirigée par Horace della Penna. Ils construisirent une chapelle à Lhassa, mais quittèrent la ville en 1747 sans avoir fait de conversions. À la fin du siècle, le Tibet tomba sous la domination chinoise et se ferma hermétiquement à toute pénétration étrangère.

En janvier 1846, deux lazariques français de Mongolie, Evariste Huc et Joseph Gabet, entrèrent à Lhassa, mais furent aussitôt expulsés vers Macao, tandis que Rome confiait officiellement la mission du Tibet aux Missions étrangères de Paris. À l'est, Charles Renou, parti du Sichuan, se fit refouler. Et au sud, du côté de l'Assam, Nicolas Krick parvint, en 1852, à Someu dont il fut également expulsé. Deux ans plus tard, il revint en compagnie du jeune Augustin Bourry, mais tous deux furent assassinés en septembre 1854.



De retour à l'est, Charles Renou créa le poste de Bonga en territoire tibétain. Mais en 1865, une attaque des lamas contraint les missionnaires à se replier de l'autre côté de la frontière, dans la zone semi-indépendante des Marches tibétaines. En 1880, le vicaire apostolique, Mgr Biet, envoya Auguste Desgodins chercher une nouvelle voie d'accès par l'Inde. Ce fut le début de la mission du Sikkim, qui fut cédée aux chanoines suisses de Saint-Maurice en 1937.

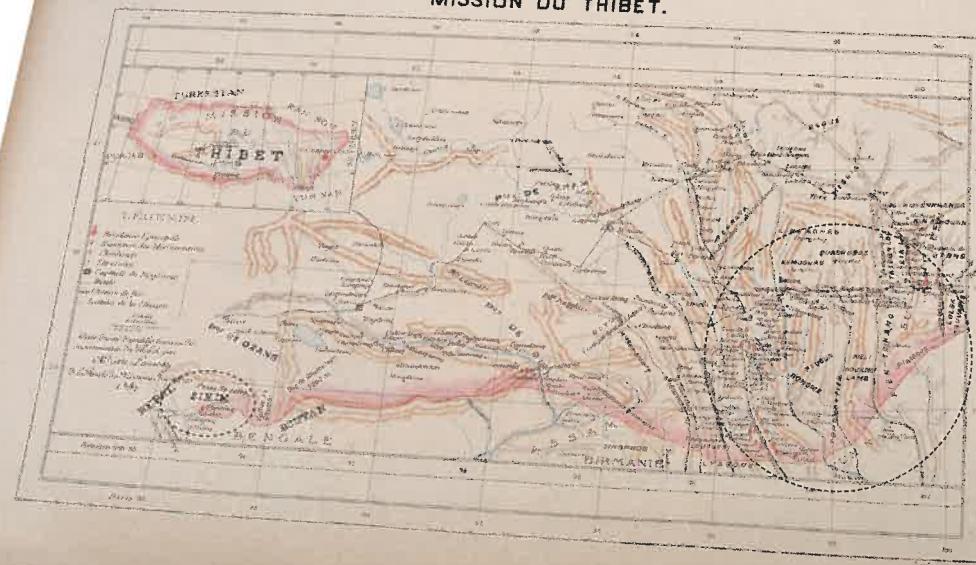
À l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que les Anglais faisaient pression sur Lhassa pour obtenir la liberté de circulation et de commerce, les lamas exercèrent leurs représailles sur les missionnaires, accusés d'attirer les étrangers. En 1905, tous les postes de la frontière furent attaqués et détruits.

Les troubles et les exactions anti-chrétiennes se poursuivirent durant les décennies suivantes. En 1952, trois ans après la proclamation de la République populaire, tous les prêtres et religieux étrangers furent expulsés de Chine. Les stations des Marches tibétaines furent abandonnées.



En haut : expulsion des missionnaires vers la France  
En bas : de gauche à droite, Mgr Valentin, évêque de Tatsienlou, le maréchal Liou Wen-Hui, gouverneur de la province du Si-Kang, Louis Liotard, un général de brigade chinois en 1940

## MISSION DU THIBET.



## UNE MISSION ÉCLATÉE

De sa création en 1846 à sa disparition en 1952, le Vicariat apostolique du Tibet n'a jamais connu d'implantation durable à l'intérieur du pays. Les missionnaires ont dû se contenter de s'installer à la périphérie, le long d'un arc nord-est/sud-ouest. Au temps de sa plus grande expansion, dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, le vicariat comprenait :

- > quatre districts dans la mission du Tibet oriental
  - Tatsienlou et ses postes périphériques (Moximian, Chapa)
  - la zone frontalière du Sichuan (Bathang, Yerkalo, Yaregong)
  - la corne du Yunnan (Tsekou, Cizhong, Weixi, Xiao Weixi)
  - la Salouen (Bangang, Kionatong)
- > un district dans la mission du Tibet sud (Pedong, Maria-Basti, Kalimpong)



"Si nous voulons nous rendre compte de la longueur de la ligne sur laquelle sont échelonnées ces paroisses, nous pouvons partir de l'est, c'est-à-dire de Mosymien et Cha-pa, qui sont à deux jours de marche de Tatsienlou, de cette dernière ville gagner Bathang éloignée de dix-sept étapes, aller à Yerkalo en quatre étapes, à Tse-kou en sept et à Siao-ouy-si en trois. C'est donc trente-trois jours de marche entre les deux points extrêmes occupés aujourd'hui dans le Thibet oriental.

Pour se rendre à Padong, le plus simple en quittant Tatsienlou est de passer par le Su-tchuen, de descendre le fleuve Bleu en barque depuis Souy-fou jusqu'à I-tchang, puis en bateau à vapeur jusqu'à Shang-hai, de prendre dans cette ville une malle française ou anglaise pour Colombo ou Bombay, de traverser l'Inde en chemin de fer jusqu'à Darjeeling d'où, en deux bonnes journées de cheval, on arrive à la station principale de la mission du Thibet sud. Ce trajet peut d'effectuer en 45 ou 50 jours, pourvu toutefois que les arrêts nécessités par les transbordements ne se prolongent pas outre mesure."

Adrien Launay



## UNE MISSION PARADOXE

Après un siècle d'efforts opiniâtres, la mission du Tibet se termina donc sur un échec douloureux. Le "royaume des neiges" restait hermétique à toute pénétration chrétienne et onze missionnaires avaient péri de mort violente, victimes des troubles politiques, des brigandages ou des attaques directes des lamas : Nicolas Krick, Augustin Bourry, Gabriel Durand, Jean-Baptiste Brieux, Henri Mussot, André Soulié, Jules Dubernard, Pierre-Marie Bourdonnec, Théodore Monbeig, Victor Nussbaum et Maurice Tornay, auxquels il faut ajouter deux franciscains, les frères Pascal et Pecoraro, disparus pendant le passage de la Longue Marche, et plusieurs chrétiens autochtones qui payèrent de leur vie leur fidélité à leurs pasteurs.

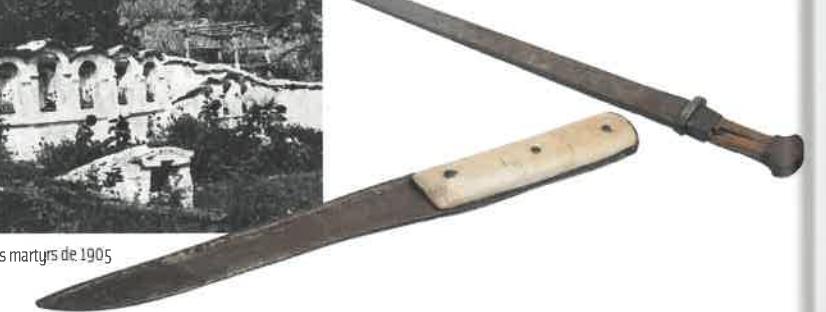
Cependant, dans les zones limitrophes, les communautés ferventes qui subsistent ou se développent, au Sikkim et en Arunachal Pradesh comme dans les Marches du Sichuan et du Yunnan, constituent autant d'hommages rendus au travail, aux sacrifices et à la persévérance des 108 missionnaires de la mission du Tibet.



Monument à la mémoire du P. Jean-Baptiste Brieux

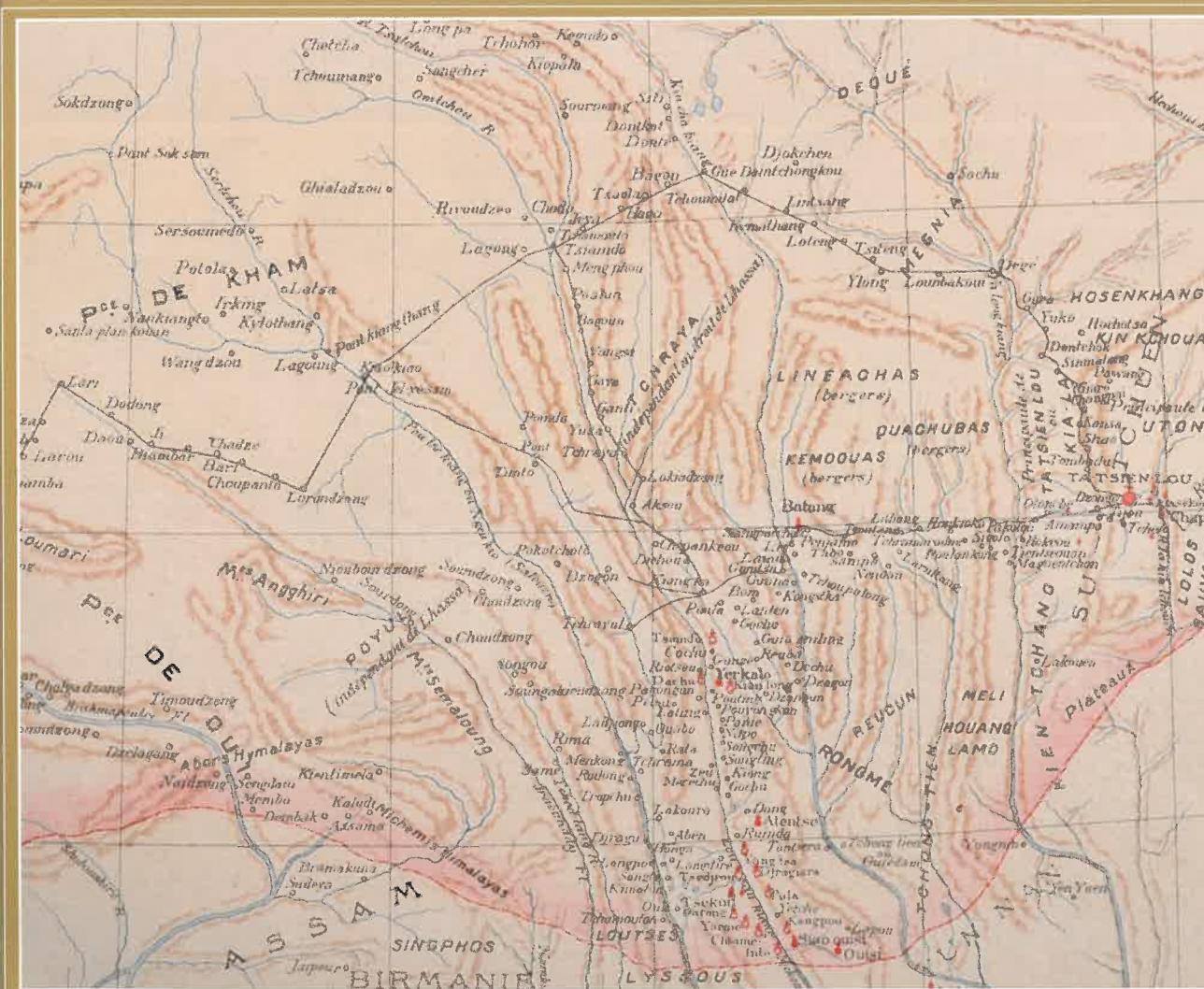


Tombeaux des martyrs de 1905



# LA MISSION DU TIBET ORIENTAL

*“En mission, on ne fait pas comme on veut mais comme on peut.”*



Ruines de Bonga



Ville de Batang

## 1854-1865 LES CONQUÉRANTS

La première phase de la mission du Tibet se joua autour du maintien de Bonga, le premier poste créé sur des terrains achetés en 1854 par Charles Renou, achats aussitôt contestés en vertu de la législation tibétaine qui ne reconnaissait pas le droit de propriété du sol. Cet argument juridique fut utilisé pour justifier toutes les tentatives ultérieures d'expulsion des missionnaires.

Tandis que Jean-Charles Fage menait à Kiangka un long procès pour récupérer Bonga, le premier vicaire apostolique du Tibet, Mgr Thomine-Desmazes, s'appuyant sur les clauses du traité de Pékin, tenta de se rendre officiellement à Lhassa pour y faire valoir les droits de sa mission mais, dès son arrivée à Chamdo, les Tibétains l'obligèrent à rebrousser chemin. Démuni face aux difficultés du terrain, contesté dans ses décisions par une partie de ses hommes, il finit par repartir pour Paris afin d'y chercher l'appui diplomatique qu'il ne trouvait pas en Chine.

Après une victoire juridique incertaine, les prêtres français retournèrent à Bonga et profitèrent d'une vague de conversions pour créer des stations dans les villages environnants. Cette concurrence religieuse, aggravée par le comportement maladroit et parfois arrogant des missionnaires, redoubla l'hostilité des lamaseries voisines soutenues par celles de Lhassa.

En 1865, tous les postes missionnaires furent attaqués et détruits. Le 28 septembre, Gabriel Durand, atteint de deux balles de fusils, se noya en traversant la Salouen. Ses confrères Jean-Charles Fage, Jean-Baptiste Goutelle, Auguste Desgodins, Jules Dubernard, Félix et Alexandre Biet se replierent de l'autre côté de la frontière. Bonga devint pour tous les missionnaires du Tibet à la fois un but et un symbole, la terre promise vers laquelle convergèrent leurs regrets comme leurs espoirs.



La vallée de la Salouen



P. Jean-Charles Fage



P. Auguste Desgodins



P. Anet Genestier



P. Jules Dubernard



P. Jean-Baptiste Ouvard



P. Alexandre Biet



P. Victor Bonnemain



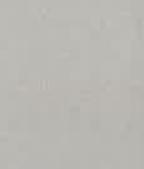
P. Marie Benigne Couroux



P. Francis Goré



P. Georges André



P. Ferdinand Pecoraro

## 1865-1905 LES RÉSISTANTS

Après les flottements et les excès de ses débuts, la mission du Tibet s'adapta aux réalités du terrain sous la ferme houlette de son deuxième vicaire apostolique, Mgr Chauveau. L'espoir d'une pénétration rapide à l'intérieur du pays s'effaça au profit d'un redéploiement dans les parties occidentales des provinces du Sichuan et du Yunnan qui forment les Marches tibétaines. Le siège épiscopal fut fixé à l'est, à Tatsienlou, point de rencontre des zones culturelles chinoises et tibétaines. À l'ouest, les rescapés de Bonga s'établirent le long de la frontière, à Yerkalo (Sichuan) et Tsekou (Yunnan) d'où ils essayèrent progressivement. Plus au nord, Batang, située sur la route mandarine, assurait le rôle de procure et de relais dans les communications avec Tatsienlou et la Chine.

Partout où ils purent acquérir maisons ou terrains, les missionnaires s'efforcèrent d'établir, autour de leurs chapelles et de leurs écoles, des petites colonies agricoles exemptées de corvées et de taxes. Ils créèrent de nouvelles implantations dans la région de la Salouen, à partir de Bahang, et dans le Yunnan autour de Weixi.

Mais ces îlots chrétiens provoquèrent des jalouses au sein de la population et furent la cible des lamaseries dont elles affaiblissaient la domination féodale. Périodiquement harcelés, attaqués ou expulsés, les missionnaires invoquèrent le protectorat français sur les missions de Chine pour les réintégrer et obtenir des indemnités. Durant leurs déplacements, ils vivaient sous la menace des bandes de

brigands qui rançonnaient régulièrement les voyageurs. En 1881, Jean-Baptiste Brieux fut massacré sur la route de Batang à Yerkalo.

En 1901, les Boxers ravagèrent les postes proches de Tatsienlou. Mais à l'exception d'Henri Mussot, enlevé puis relâché in extremis à Lenqi, les missionnaires du Tibet échappèrent aux violences xénophobes qui se déchaînèrent sur leurs frères de Chine. Ils comptaient sur la progression anglaise au Tibet, durant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, pour forcer les portes du "pays interdit". Mais l'entrée des Britanniques à Lhassa en 1904 suscita l'effet inverse. La réaction de Pékin, qui renforça son contrôle sur les Marches, provoqua une révolte de la population tibétaine contre l'administration chinoise



Église de Batang

et ses protégés, les missionnaires français. La plupart des postes de l'ouest furent attaqués et détruits. En 1905, Henri Mussot, Jean-André Soulié, Pierre-Marie Bourdonnec et Jules Dubernard furent capturés et sauvagement massacrés par les lamas de Batang et Atentse.

Église de Tsekou construite par le P. Jules Dubernard, brûlée en 1905



## 1905-1952 LES SURVIVANTS

De 1905 à 1911, les missionnaires français conduits par Mgr Giraudeau bénéficièrent de la reprise en main des Marches tibétaines par le commissaire impérial chinois Zhao Erfeng, et reconstruisirent leurs postes grâce aux indemnités. Mais à partir de 1913, le dalaï-lama, de retour d'exil, profita du chaos qui s'installait en Chine avec les débuts de la Révolution pour favoriser l'émancipation du Tibet par la militarisation et la modernisation.

Alors que des conflits frontaliers éclataient périodiquement entre les deux pays, les missionnaires français, grâce à leur neutralité, connurent une période de stabilité et d'influence grandissante et multiplièrent leurs œuvres caritatives. Pour les soutenir, Mgr Giraudeau fit appel à de nouvelles congrégations : franciscaines missionnaires de Marie, puis franciscains et chanoines du Grand-Saint-Bernard. Ils multiplièrent les œuvres caritatives pour soutenir les populations épuisées par les famines, les guerres et le brigandage, mais n'échappèrent pas à l'insécurité générale qui minait le pays. En juillet 1914, Théodore Monbeig fut massacré sur la route de Litang.



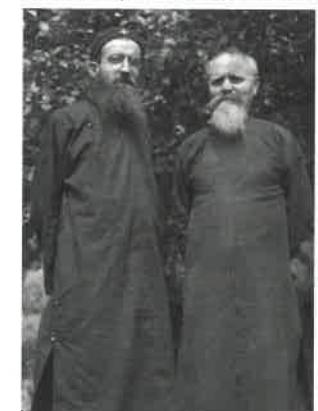
← Lors de la première messe du chanoine Maurice Tornay à Xiao Weixi



Tatsienlou sous la neige



Personnel européen de la mission à Tatsienlou



PP. Émile Burdin et Victor Nussbaum



Mgr Pierre Valentin à sa libération en 1953

# LES MARCHES TIBÉTAINES

*"Je fus reçu poliment mais froidement par les gros bonnets ; les bonzillons avaient des sourires moqueurs pour l'étranger ennemi de leur religion. Je réussis pour les céréales et le soir, la glace étant rompue, je parlai jusqu'à minuit religion aux supérieurs du monastère."*

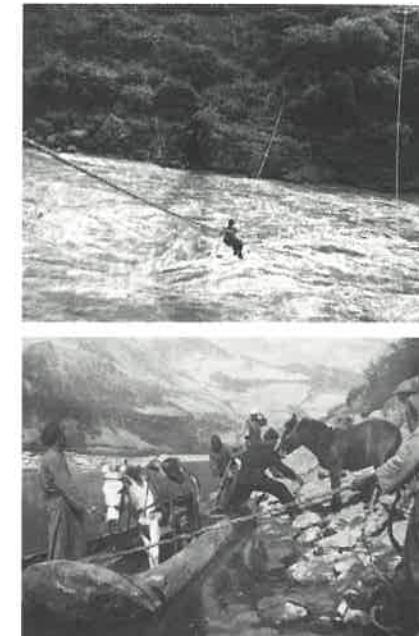


À 4000 m d'altitude au col de Sila, les porteurs ayant mal aux yeux les ont couvert d'un bandeau

En haut : montée vers le Sila de Tschung à Bahang en été



Échelle dans les gorges de Kionatong



Traversées des fleuves

*"Pour y arriver, il faut voyager par eau, par terre et puis encore par air.*

*La voie d'eau est assez scabreuse, parce que l'on n'a, pour résister aux courants et aux vagues d'un fleuve large et profond, qu'une petite pirogue, tellement étroite qu'on peut à peine y placer les deux jambes.*

*La voie de terre est plus dangereuse. Tenir l'équilibre sur un sentier large comme la main, en pente sur le fleuve ou sur un précipice.*

*La voie par air surpassé encore les deux autres. J'appelle voie par air des échelles ou plutôt des troncs d'arbres sur lesquels on a fait, de distance en distance, des entailles peu larges et profondes et qui sont appliqués, presque debout, les uns les autres contre la roche en haut de laquelle on veut arriver. Depuis que je suis au monde, je n'avais jamais vu de pareils chemins. Avec du sang-froid et beaucoup de gymnastique, on en vient à bout."*

Gabriel Durand

## VOYAGER À TRAVERS MONTS ET FLEUVES



Itinéraire →  
et passeport

大英帝國總理本國事務大臣市  
英國事務大臣市

為



## UNE MOSAÏQUE DE PEUPLES

Zone de contact entre le Tibet et la Chine, les Marches tibétaines abritaient des populations variées. Les Tibétains étaient majoritaires au nord et à l'ouest et entretenaient des liens très étroits avec le Tibet central.

Les populations anciennes Lisu, Lutse et Mosso occupaient les zones situées entre les grands fleuves.

Les Chinois, minoritaires, se regroupaient essentiellement dans les villes où ils exerçaient des activités administratives, militaires ou commerciales.



Colonne de gauche :  
Adolescent tibétain en costume local  
Jeunes garçons habillés à l'occidentale



Colonne du milieu :  
Famille chinoise  
Famille d'un fonctionnaire tibétain  
Famille lutse

Colonne de droite :  
Khioute  
Salut tibétain  
Femme mosso

*“Vous voilà assis sur les sièges car vous tenir comme un tailleur sur vos talons ne vous sourit pas encore. Au milieu, brûle du charbon de bois, des argoles, bouses de vaches desséchées qui ne flatteraient guère votre odorat. Le bois produirait une fumée qui blesserait vos yeux car de cheminée, point. Présentez votre écuelle, c'est du thé beurré que je vous offre, le beurre n'est pas frais. Après deux ou trois tasses de thé, je vois que vous êtes en appétit. Attention ! Prenez votre écuelle dans la main gauche, plongez la droite dans ce petit sac qui est auprès de vous, retirez-en cette farine grisâtre et jetez-la dans votre écuelle qui contient encore un peu de thé ; si la pâte menace d'être trop liquide, puez de nouveau dans le sac.”*

Jules Dubernard

## LES MODES DE VIE

Les principales villes fréquentées par les missionnaires étaient situées sur la route mandarine : Tatsienlou, siège de l'évêché, Litang et Batang. C'est en progressant le long de cette route que les missionnaires découvraient les usages tibétains auxquels ils devraient s'adapter pour le restant de leurs jours.



Le P. Émile Monbeig en 1932



Village tibétain



Rue de Batang



Séchage des peaux



Supplice →  
de la cangue



## ORGANISATION POLITIQUE

Les Marches tibétaines étaient formées de seigneuries féodales semi-indépendantes dirigées par des chefs locaux (*gyelpo*, *deba*, *pönpo*) ou dignitaires religieux. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, Pékin avait attribué à ces seigneurs le titre de *tusi* qui les intégrait au système nobiliaire chinois et les soumettait à la tutelle politique de la Chine à laquelle ils devaient payer un tribut. Les grands monastères, qui étaient en étroites relations avec ceux du Tibet central, jouissaient également d'une grande influence, principalement à Batang où résidaient en outre un mandarin civil et un mandarin militaire chinois. Le missionnaire qui y était affecté était essentiellement chargé d'assurer les relations avec les autorités.



↑  
À gauche  
Colonel chinois de Batang

Ci-dessus :  
Soldat tibétain joueur de comemuse  
Sous-préfet de Dzranguen

Ci-dessous :  
Famille d'un gardien de la frontière interdite  
à Long Djie en 1946



9<sup>e</sup> Panchen Lama



Lamasserie de Karmda, district de Yerkalo

"Bouddha vivant"  
Dances sacrées à Batang ↓



## MISSIONNAIRES ET LAMAS

La religion d'origine dans les Marches comme dans le Tibet central était le *bön* qui se déclinait sous deux formes : l'ensemble de croyances populaires liées aux forces de la nature (dont les missionnaires appelaient les officiants "les sorciers") et une forme monastique imprégnée de bouddhisme mais mal considérée, voire opprimée, par les lignées classiques de la religion officielle tibétaine.

Le bouddhisme tantrique, forme spécifique du bouddhisme mahayana, était majoritairement représenté par la lignée *gelugpa* qui détenait le pouvoir à Lhassa. Ses grandes lamasseries, abritant plusieurs centaines de moines, constituaient de véritables cités parallèles aux villes près desquelles elles étaient installées et sur lesquelles elles exerçaient une forte influence.

Grands propriétaires terriens, ces monastères imposaient corvées et impôts à leurs serfs et, grâce à leur richesse et à leurs vastes entrepôts, contrôlaient une partie du commerce et pratiquaient le prêt à intérêt. Les lamas monnayaient également les prières et les rituels de protection qu'ils célébraient dans les villages ou dans les monastères. Pour des raisons tant économiques que religieuses, le peuple leur était donc étroitement soumis, ce qui ne facilitait pas la tâche des missionnaires.

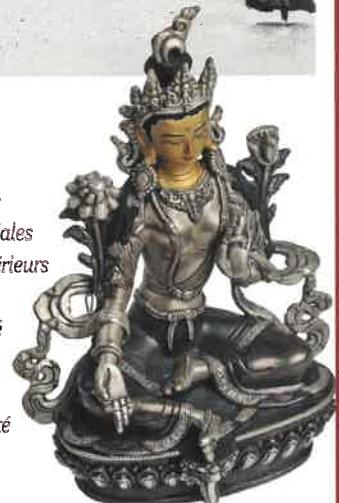
Les missionnaires, se basant sur la proximité avec le christianisme de certains rites, principes

moraux ou règles de vie comme le célibat monastique, ont entretenu l'idée tenace que le bouddhisme n'était qu'une forme altérée de cette religion. De ce fait, ils n'ont jamais cherché à le comprendre en profondeur et n'en ont acquis qu'une connaissance superficielle et parfois caricaturale.

L'état de sécularisation avancée de la plupart des religieux qu'ils ont rencontrés, l'absence de grands maîtres spirituels et l'opposition politique, voire armée, des monastères qui partageaient envers les étrangers l'ostracisme de Lhassa, ont découragé tout effort de curiosité chez les missionnaires et mis les deux clergés, catholique et bouddhiste, en situation de rivalité tant sociale que religieuse. Aussi, à l'exception de quelques occasions ponctuelles et superficielles, n'y eut-il pas de véritable rencontre mais un affrontement parfois violent, fondé sur une diabolisation réciproque.

*"Je partis pour la lamasserie de Kampou afin de presser pour les céréales ; nos chrétiens étaient affamés et nos greniers vides. Je fus reçu poliment mais froidement par les gros bonnets ; les bonzillons avaient des sourires moqueurs pour l'étranger ennemi de leur religion. Je réussis pour les céréales et le soir, la glace étant rompue, je parlai jusqu'à minuit religion aux supérieurs du monastère. Je pris pour sujet une grande peinture qui est à la porte de leur temple et représente un serpent enroulé autour d'un arbre chargé de fruits très beaux, au pied duquel se trouvent des personnages demi-vêtus. Ils écoutèrent avec intérêt, et le lendemain, à mon départ, je fus accompagné avec respect et déférence après avoir longtemps résisté aux instances qu'ils firent pour me garder plus longtemps."*

Jules Dubernard



# ACTIVITÉS MISSIONNAIRES

## SOINS MÉDICAUX

Dès le début de la mission, une pharmacie fut ouverte à Tatsienlou et des baptiseurs ambulants distribuaient soins et remèdes. Une fois installés dans leur poste, les missionnaires se transformèrent souvent en infirmiers et connurent un certain succès grâce en particulier à leurs campagnes de vaccination contre l'un des grands fléaux locaux, la variole, qui attirèrent à eux des centaines de personnes. Plus tard, Mgr Giraudeau créa un hôpital à Tatsienlou, desservi par les religieuses franciscaines missionnaires de Marie, et une léproserie à Otangtsé, près de Moximian, pour laquelle il fit appel à des franciscains.



Fr. Joseph, franciscain, soignant un lépreux



Léproserie Notre-Dame de la Consolation à Otangtsé



"Lexique thibétain à l'usage des élèves indigènes"



Groupe de filles et leur institutrice

## ÉDUCTION ET PROMOTION HUMAINE

Les premiers chrétiens des Marches tibétaines furent des orphelins et des esclaves rachetés par les missionnaires qui les installèrent sur des terres achetées ou louées par la mission. Les adultes étaient employés aux travaux de défrichement et de culture. Les enfants, éduqués dans les petites écoles tenues par les prêtres, étaient ensuite mariés entre eux et établis sur des petites parcelles qui leur permettaient de nourrir leur famille tout en participant à l'économie d'autosubsistance de la communauté.

Peu à peu, le système d'éducation des missionnaires se perfectionna avec la création, dans les postes les plus importants, d'orphelinats et de séminaires destinés à former un clergé indigène.



Religieuses franciscaines missionnaires de Marie



↑  
Sr Marguerite en train de purifier la cire  
Le probatorium de Hualoba

*"Les écoles de Tsekou sont comme des orphelinats où les enfants sont logés, nourris, vêtus, jusqu'à ce qu'ils aient fait leur première communion et un peu au-delà. Ils ont cour et jardin. Les filles apprennent à coudre et à filer, c'est-à-dire qu'il faut leur procurer la matière première. Aussi cela entraîne-t-il des frais considérables. Il y a des enfants de chrétiens, de demi-chrétiens à peine convertis du paganisme, ils arrivent à l'état sauvageon. Au bout de quelques mois, ils s'apprivoisent, s'adoucissent, la figure s'épanouit, ils deviennent méconnaissables."*

Jules Dubernard



P. Téléphore Hiong

← Ordination à Tatsienlou  
Vierges tibétaines  
↓



## AUXILIAIRES

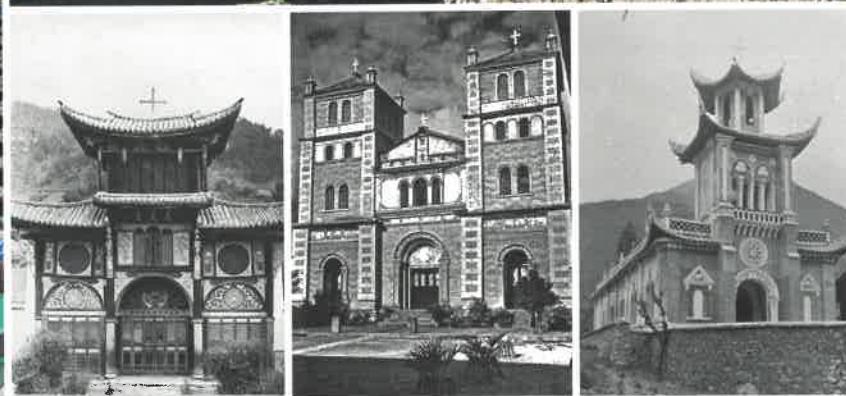
Les premiers "animateurs pastoraux" furent des "baptiseurs" chinois envoyés en mission rurale à partir de Tatsienlou. Ensuite, les missionnaires s'efforcèrent de former des catéchistes au sein de leurs communautés, mais le faible niveau intellectuel et culturel de leurs ouailles rendait la sélection assez délicate. Parfois, cependant, des personnalités charismatiques se signalaient par leur ardeur apostolique ou leur qualité spirituelle et devenaient de véritables guides pour leurs coreligionnaires.



Mgr Félix Biet

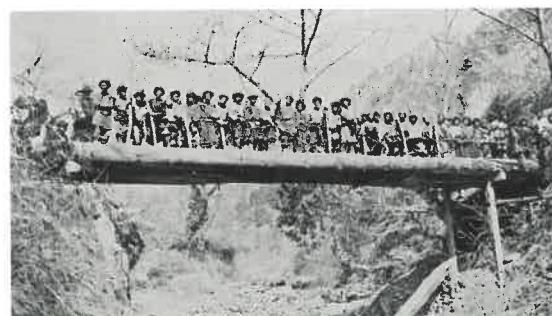
tudiantes chinoises, vivaient en communauté d'au moins deux personnes. Elles étaient chargées du soin des orphelins et certaines aidait les missionnaires dans les écoles. En 1902, Théodore Monbeig fonda à Tsekou une communauté de Filles de la Croix destinée à former des institutrices.

L'institution d'un clergé autochtone, priorité des prêtres des Missions étrangères, fut difficile à appliquer dans les Marches tibétaines. Le seul prêtre tibétain, Téléphore Hiong, fut ordonné en 1891. Il appartenait à une famille du Kham réduite à la mendicité qui avait rencontré la communauté chrétienne de Yerkalo. Les sept autres prêtres ordonnés par les vicaires apostoliques du Tibet entre 1911 et 1950 étaient tous d'origine chinoise.



*“Lorsque les efforts conjugués des terrassiers n’arrivaient pas à faire basculer un rocher trop lourd, alors le père André faisait son “numéro”. Après avoir bien bougonné, il écartait tout le monde. Puis s’arc-boutant du pied contre le flanc de la montagne, il agrippait le rocher à deux mains et le balançait avec un “han” formidable.”*

Christian Simonnet



## CONSTRUCTIONS

### Les missionnaires du Tibet furent de grands bâtisseurs

Plusieurs de leurs églises et chapelles, dont certaines manifestaient un réel souci d'adaptation au style local, ont résisté aux aléas de l'histoire et sont encore debout aujourd'hui. Dans la vallée de la Salouen, le père André, surnommé l'empereur du Loutsekiang, construisit sept chapelles, une école, 300 km de pistes et un pont de 58 m de long.

← Grande photo gauche :

Église de Bahang

Grande photo haut :  
Église de Xiao Weixi

De gauche à droite :

Église de Bahang

Église de Tchronteou

Église de Moximian

En bas :

Le P. Georges André et la construction de sa route



## L'HOSPICE DE LATSA

L'idée de construire dans les hauts cols des Marches tibétaines un hospice de haute montagne revint à Mgr Budes de Guébriant, ancien vicaire apostolique du Jinshang au Sichuan, qui avait expérimenté les difficultés des voyages dans ces zones peu accessibles. Élu supérieur général des Missions étrangères en 1921, il décida en 1929 de proposer la réalisation de ce projet à Mgr Bourgeois, prévôt du Grand-Saint-Bernard.

Deux religieux suisses, les chanoines Pierre Melly et Paul Coquoz, délégués dans les Marches pour une mission d'exploration, choisirent pour emplacement du futur hospice le col de Latsa, point de passage entre les vallées de la Salouen et du Mékong bloqué par les neiges une bonne moitié de l'année. En 1933, ils repartirent pour les Marches tibétaines accompagnés du frère Louis Duc et d'un laïc, Robert Chappellet pour mettre le projet à exécution. Les travaux commencèrent en 1935. En 1936, les chanoines Cyrille Lattion

et Maurice Tornay et le frère Nestor Roullier arrivèrent en renfort et s'installèrent à Xiao Weixi et à Weixi, dans le Yunnan, où ils ouvrirent une école et un petit séminaire.

.

Le retour en Suisse du chanoine Melly, malade, puis la déclaration de la guerre en Europe qui interrompait les communications et l'arrivée des subsides, les contraignirent à abandonner le chantier.

.

L'arrivée en 1946 de trois nouveaux chanoines,

Alphonse Savioz, Louis Emery et François Fournier fut suivie en 1949 par l'assassinat

de leur confrère Maurice Tornay, chargé du

poste de Yerkalo. Le vicaire apostolique, Mgr

Valentin, songeait alors à diviser sa mission

et à en confier la partie yunnanaise à la congrégation du Grand-Saint-Bernard. La révolution

communiste empêcha la réalisation de ce

projet. Mis en résidence surveillée à Weixi

en 1951, les missionnaires suisses furent

expulsés vers Hongkong l'année suivante et

se replièrent par la suite à Taiwan.

Réalisation du premier étage de l'hospice de Latsa.  
Mission de Weixi, avec l'église, la résidence, la cuisine et l'école.  
Construction de l'hospice interrompue définitivement en 1941.  
Les chanoines Pierre-Marie Melly et Maurice Tornay à l'œuvre sur le chantier.

# DÉVOTIONS



## SACRÉ-CŒUR

En dépit de leur éloignement de la métropole, les missionnaires du Tibet partageaient les mêmes dévotions que la majorité des catholiques de France. L'une des principales était, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la dévotion au Sacré-Cœur. Popularisé par les révélations reçues par Marguerite-Marie Alacocque, inscrit au calendrier liturgique de l'Église universelle en 1856, ce culte avait pris en France une dimension politique à partir de 1870 et du vœu national qui aboutit à construction de la basilique de Montmartre. Les premières églises érigées par les missionnaires du Tibet furent à leur tour placées sous le vocable du Sacré-Cœur : celle de Yerkalo en 1873 et surtout celle de Tsekou, construite par Jules Dubernard entre 1877 et 1880.



*"Nous espérons bien que le bon Dieu, Notre-Dame et Henry V finiront par mettre le diable et les lamas ses amis (sans compter les Chinois et les libéraux français) à la raison, pour le Thibet comme pour tous les autres pays"*

Auguste Desgodins



← À gauche, de haut en bas :  
Procession à Kangding  
Orphelines dans la procession  
Chrétiens de Bahang

Autels dans l'église de Yerkalo

Ci-dessus :  
Intérieur de l'église de Yerkalo



## ANNE-CATHERINE EMMERICH

Certains missionnaires du Tibet accordaient un intérêt particulier aux visions de la mystique allemande Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), transcrites par le poète Clément Brentano. En effet, dans la seconde semaine de l'Avent 1819, Anne-Catherine avait été transportée en vision à la montagne des prophètes, au-delà du Tibet, où elle avait vu, gardés par Elie, les trésors de toutes les connaissances divines communiquées aux hommes depuis le commencement du monde.

*"J'ajoute quelques lignes, d'ussiez-vous rire de ma simplicité. Vous connaissez la sœur Emmerich, la voyante de Dulmen. Je suis grand admirateur de ses révélations, ce dont mon prédécesseur s'amusa beaucoup. N'importe, je trouve de grandes consolations dans la lecture de la vie de N.S. Jésus-Christ ; (...) On a publié aussi la vie de la Sr Emmerich. Je la lirai avec plus de plaisir que les deux volumes sur l'Exposition que vous m'annoncez. Ce qui me frappe, me console et me ravit en même temps dans tous les ouvrages de la bonne Sr Emmerich, ce sont à la fois les peintures des profondes misères humaines, l'incroyable dureté que nous opposons à l'action de la grâce, la parfaite ressemblance de l'homme à l'homme dans tous les temps et l'amour infini de Notre Seigneur, sa patience, son zèle et son humilité dans l'œuvre de la Rédemption. Je me dis sans cesse qu'un jour au Thibet il nous arrivera ce qui est arrivé au Divin Maître. Qu'il lui plaise donc de nous accorder la liberté !"*

Mgr. Chauveau



←  
Chrétiens autochtones devant une reproduction de la grotte de Lourdes

## L'UNION AVEC LE CARMEL

Dès les débuts de la mission du Tibet, certains missionnaires entretenaient des relations étroites avec des carmélites. Félix Biet, qui fut vicaire apostolique de 1878 à 1901, correspondait régulièrement avec le vieux carmel parisien de la rue d'Enfer. Grand lecteur des œuvres carmélitaines, il avait fait rééditer les œuvres de saint Jean de la Croix lorsqu'il était aspirant aux Missions étrangères. Mais le principal artisan de l'union fut Jules Dubernard, "filleul spirituel" des carmélites de Tulle.



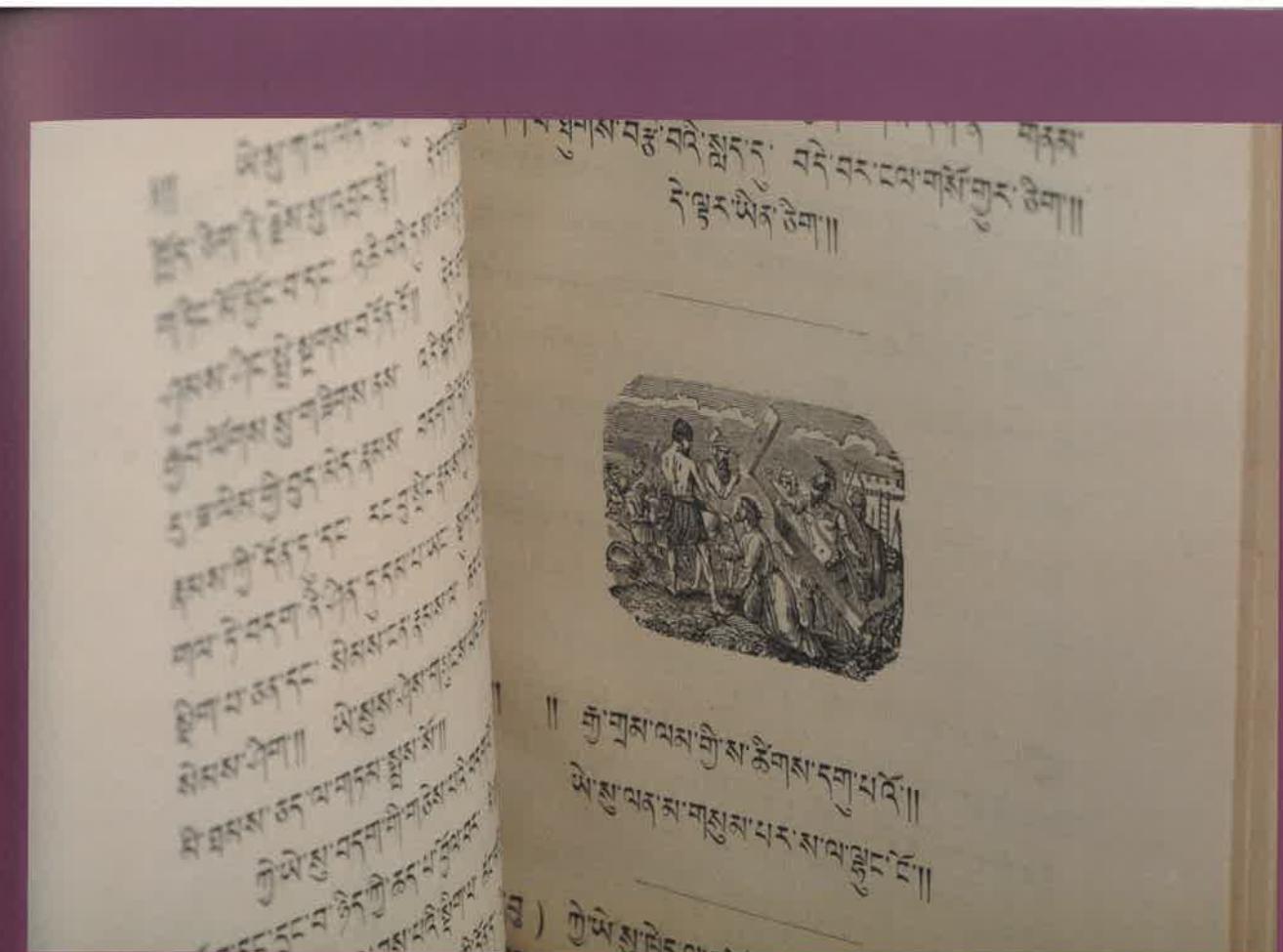
*"La mission du Thibet, hérissee plus que toute autre de difficultés, s'appuie sur le Carmel, absolument comme les apôtres après la Pentecôte s'appuyaient sur la Sainte Vierge et sur les saintes femmes. (...) Tous en mission nous l'avons si bien senti que notre mission s'est fait adopter par les carmels : de la rue de Messine, de l'avenue de Saxe, de la rue d'Enfer, les trois carmels de Paris où je suis allé si souvent étant aspirant aux Missions étrangères ; à Lourdes, on ne m'oublie pas ainsi que le Thibet ; à Tulle il y a comme un contrat entre nous."*

Jules Dubernard

Un contrat spirituel fut rédigé en juillet 1889 par la supérieure du carmel de Tulle, Mère Marie-Archangèle de l'Enfant-Jésus, et signé par treize missionnaires du Tibet, ainsi que par Mgr Henri Dénéchau, évêque de Tulle.



Calice de Jules Dubernard

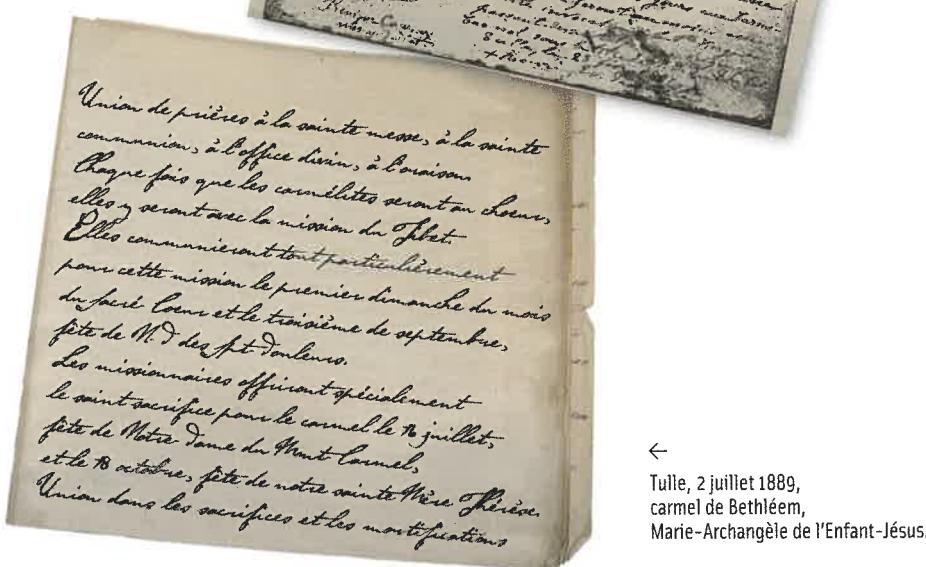


Chemin de croix en tibétain



## NOTRE-DAME DU TIBET

Cette statue de Notre-Dame du Tibet a toute une histoire. Fabriquée par un chrétien du Tonkin, elle avait été donnée à Jean-Charles Fage par un de ses confrères du Yunnan quand il était parti pour la mission du Tibet. À son retour en France, en 1876, le missionnaire corrézien l'avait offerte au carmel de Tulle en souvenir de son compagnon Jules Dubernard, et les religieuses l'avaient aussitôt baptisée Notre-Dame du Tibet. Depuis 1884, elle était placée sur l'autel de l'avant-chœur de leur chapelle et symbolisait les liens entre les carmélites et la mission du Tibet. Cette statue est actuellement conservée au carmel de Lourdes.



Tulle, 2 juillet 1889,  
carmel de Bethléem,  
Marie-Archangèle de l'Enfant-Jésus.

# ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES



Fig.1

Papillon lune de Dubernard  
(*Actias Dubernardi*)



Fig.2

Chat des montagnes chinoises  
de Biet (*Felis Bieti*)

*“Déjà j'ai collectionné plus de cinquante plantes diverses dans les conditions indiquées. Ce n'est pas un petit travail, non seulement de récolter, mais surtout de bien dessecher tous ces échantillons : tous les jours il faut employer plusieurs heures à cette besogne. Si je n'avais pas le goût de la chose, j'aurais bientôt envoyé ce métier se promener. L'attrait pour la botanique et le désir de rendre service au Muséum de Paris me stimulent. Cette occupation me fait passer de bonnes récréations.” André Soulié*

Seuls résidents occidentaux dans des régions pas ou peu explorées, les missionnaires français durent se faire cartographes pour tracer leurs itinéraires et linguistes pour communiquer avec les habitants et rédiger leurs livres de doctrine.

Beaucoup d'entre eux consacrèrent leur temps de loisir à des études ethnologiques, botaniques, zoologiques et entomologiques dont ils faisaient bénéficier les instituts scientifiques comme le Muséum d'Histoire naturelle. Leurs collectes, qu'ils vendaient en Europe, constituaient une source de revenu supplémentaire pour leurs missions.



→  
E. Pratt, explorateur et botaniste et P. André Soulié

*“Si ça peut amuser M. Oberthur, écrivez-lui qu'ici à Tsekou il a failli y avoir un martyr de papillons. Un des enfants était à la chasse un peu au-delà de notre point de corde. Au moment où il met la main sur un papillon, une panthère cachée dans le ravin bondit sur lui, elle l'a manqué d'un demi-mètre. Les autres enfants par leurs cris éloignèrent la bête, celui qui faillit devenir victime fut si impressionné qu'il resta sans voix une partie de la journée. Il a eu bien du mal à marcher jusqu'à la maison.” Jules Dubernard*

## EXPLORATEURS

Pour les voyageurs de toutes nationalités qui parcouraient les Marches tibétaines, les missions constituaient des refuges réputés pour leur convivialité. Henri d'Orléans et Gabriel Bonvalot, Victor Segalen, Jacques Bacot, Alexandra David-Néel, André Guibaud et Louis Liotard ainsi que beaucoup d'autres voyageurs bénéficièrent de l'hospitalité des missionnaires français et trouvèrent auprès d'eux conseils et assistance.



Expédition sur le glacier Baltoro Himalaya



Le prince  
Henry d'Orléans



Prince Henry d'Orléans



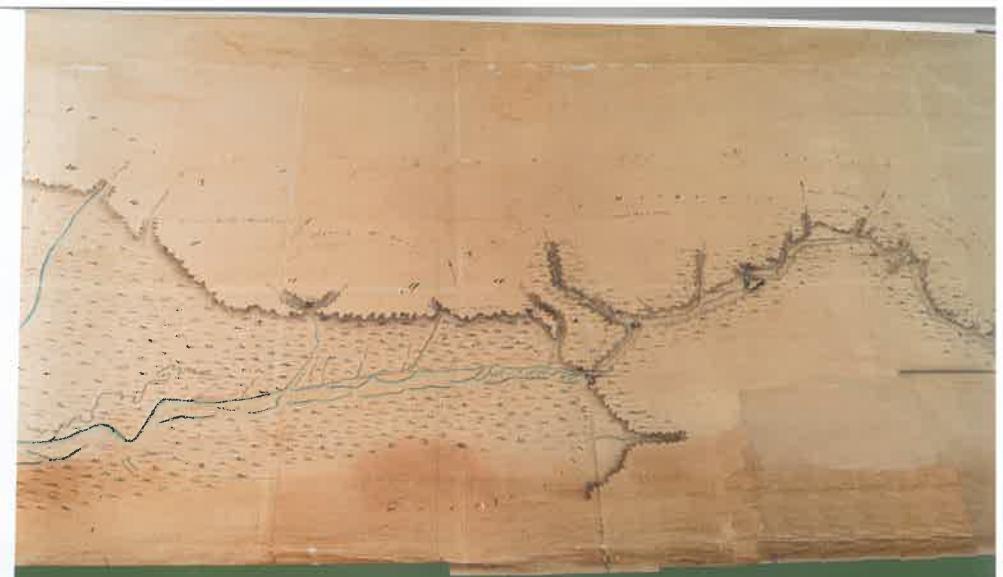
Alexandra David-Néel



AUGUSTE DESGODINS  
(1826-1913)

Auguste Desgodins fonda avec Félix Biet le poste de Yerkalo en 1867. C'est là qu'il commença pour le compte de la Société de Géographie de Paris, des recherches qu'il poursuivit lorsqu'il fut réaffecté à partir de 1880 à la mission du Tibet sud, et qui lui valurent plusieurs distinctions honorifiques : palmes académiques en 1878, prix Logerot en 1880 et médaille Dupleix en 1890.

Après un voyage en France en 1890, il séjournait de 1894 à 1903 à Hongkong où il supervisa l'édition de plusieurs ouvrages en tibétain et du fameux dictionnaire tibétain-latin-français qui parut en 1899. Lorsqu'il mourut à Padong, le 14 mars 1913, à l'âge de 86 ans, il était le doyen d'âge et d'apostolat de la Société des Missions étrangères.



## La MISSION DU TIBET-SUD

*"Notre mission est mise à ses débuts à bien des épreuves, mais il faut espérer qu'un jour elle fleurira et rendra au centuple (...) Nous sommes prêts à faire le sacrifice de tout, de la vie même, pour la gloire de Dieu."*



## ASSAM 1848-1854

L'histoire de la mission du Tibet-sud commença en 1848, à la suite de l'arrestation de Charles Renou. L'accès du Tibet par la Chine s'avérait impossible, les directeurs des Missions étrangères décidèrent de tenter d'y pénétrer par l'Inde. Ayant obtenu la juridiction sur la province d'Assam, ils y envoyèrent trois missionnaires : Julien Rabin, nommé supérieur, Nicolas Krick et Louis Bernard.

En 1852, tandis que, découragé par plusieurs tentatives manquées, Julien Rabin rentrait en France, Nicolas Krick réussit à pénétrer au Tibet par la vallée de la Lohit, une région peuplée par les tribus Mishmi que nul Européen avant lui n'avait jamais pu traverser sain et sauf. Expulsé par les Tibétains après quelques semaines de séjour à Someu, il ramena de cette expédition un journal très documenté et la première carte jamais dressée de ce territoire.

Nommé supérieur de la mission en remplacement de Julien Rabin, Nicolas Krick décida de repartir pour Someu en 1854 accompagné par un jeune frère envoyé en renfort, Augustin Bourry. Les deux missionnaires parvinrent à Someu le 29 juillet. Au début de septembre, ils furent massacrés par un chef mishmi nommé Kaisha. Celui-ci fut arrêté et exécuté par les autorités britanniques en dépit de la demande de grâce présentée par les Missions étrangères.

Louis Bernard, le survivant, se replia vers la région de Darjeeling avec un nouvel arrivant, Auguste Desgodins. La voie d'accès par l'Assam, jugée trop dangereuse, fut abandonnée sur ordre des directeurs de Paris. Louis Bernard, découragé, intégra la mission de Birmanie et Auguste Desgodins fut appelé par Mgr Thomine-Desmazures dans les Marches tibétaines.



↑  
École secondaire de Pedong  
Devant le couvent de Kalimpong



## SIKKIM 1880-1937

En 1880, après vingt ans d'interruption, Mgr Biet décida de tenter à nouveau une entrée au Tibet par le sud et envoya Auguste Desgodins en mission de prospection dans le nord de l'Inde. Assisté par un jeune missionnaire nouvellement arrivé, Henri Mussot, il fonda en 1882 au Sikkim le poste de Pedong.

Après le départ d'Henri Mussot appelé dans les Marches tibétaines par Mgr Biet, Auguste Desgodins aménagea le poste de Pedong avec deux nouveaux frères, Jean-Marie Hervagault et Louis Saleur. En dépit de leurs efforts pour soigner et éduquer la population locale, les missionnaires enregistreront peu de résultats sur le plan religieux : les deux premiers baptêmes furent célébrés à la Noël 1885, suivis de quatorze autres à la Toussaint 1890.

À partir de ce premier noyau constitué essentiellement d'orphelins et de Nepali, Jean-Marie Hervagault fonda en 1891 le village chrétien de Maria Basti. Dans les années qui suivirent, les deux communautés se développèrent régulièrement et l'équipe missionnaire fut renforcée. Jules Douenel construisit une église, un hôpital, des écoles et un grand orphelinat à Pedong. En 1920, il entreprit l'établissement d'un couvent pour les sœurs de Saint Joseph de Cluny dans le fief protestant de Kalimpong, où il s'installa en 1926.



↑  
Nouveaux baptisés à Kalimpong, 1933  
Mariage catholique

En 1929, la mission du Sikkim fut détachée de la mission du Tibet et érigée en préfecture apostolique de Kalimpong-Sikkim sous la direction de Jules Douenel, qui la plaça sous la protection de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le 30 juin 1937, la mission fut cédée aux chanoines suisses de Saint-Maurice arrivés en renfort dans le pays deux ans auparavant. Les derniers missionnaires français quittèrent leurs postes et furent redéployés en Inde.

En 1962, la préfecture apostolique de Kalimpong fut réunie au district de Darjeeling pour former avec le Bhoutan le diocèse de Darjeeling, suffragant de l'archidiocèse de Calcutta. Le 16 mars 1975, le Sikkim, ancien protectorat britannique puis indien, devint par référendum le 22<sup>e</sup> état de l'Union indienne.

# LES COMMUNAUTÉS CATHOLIQUES TIBÉTAINES DE CHINE À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

*"En 1984, les lieux ont été restitués aux fidèles avec la permission du gouvernement et les activités religieuses ont repris. La foule des fidèles s'est confondue en remerciements. Bien des fidèles avaient les larmes aux yeux. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous d'un seul cœur, remplis de fierté, ont fait face à l'avenir."*



Au moment de l'expulsion de ses 23 prêtres français et suisses, la mission du Tibet, rebaptisée vicariat apostolique de Kandging (Tatsienlou), comptait 5300 catholiques baptisés, majoritairement tibétains, et une centaine de catéchumènes. Mais entre 1952 et 1980, presque toutes les églises et chapelles furent réquisitionnées par le gouvernement pour servir d'école primaire, de dispensaire ou de dépôt à matériel communal. Malgré cela, de nombreux catholiques tibétains restèrent fidèles à leur foi qu'ils continuèrent à pratiquer en privé, durant la longue période d'interdiction stricte de tout culte public pour toutes les religions de Chine qui culmina sous la "révolution culturelle" entre 1966 et 1977.

Ci-dessous en haut : Xiao Weixi  
De gauche à droite : Yanjing-Yerkalo, Cizhong,  
Zhongdi  
↓



Au début des années 1980, avec la politique d'ouverture du nouveau leader de la Chine, Deng Xiaoping, l'Église locale renaissante décida de rattacher les communautés tibétaines catholiques du Yunnan au diocèse de Dali, tandis que la seule communauté catholique de la province du Tibet, Yanjing-Yerkalo, passa sous l'administration directe du bureau des affaires religieuses de Pékin.

Aujourd'hui, on peut distinguer en Chine quatre districts pastoraux ou "paroisses" tibétaines assez vivantes, dont trois situées au Yunnan et une au Tibet :

- Cizhong compte un peu plus de 1300 fidèles. Elle est desservie par un prêtre originaire de

Mongolie intérieure envoyé là par le diocèse de Kunming, le père Yaofei. Ses six églises et chapelles sont animées depuis 1983 par un leader autochtone laïc élu par les chrétiens du lieu, M. Wu Gongdi.

- Xiao Weixi compte environ 250 fidèles. Entre 1990 et 2001, vivait là un prêtre autochtone fort âgé qui avait été ordonné à Shanghai en 1987, après avoir passé plus de 35 ans en camp de rééducation : le père Shi Guangrong. Sa sainteté et son ardeur pastorale sont à l'origine de la vocation de plusieurs séminaristes tibétains qui sont maintenant arrivés en fin de formation.

- La communauté de Yanjing (Yerkalo en tibétain), qui compte un peu plus de 600 fidèles, est animée par deux religieuses âgées de 90 et 82 ans.

En outre, quelques communautés catholiques tibétaines plus petites et clairsemées subsistent aux alentours de Kangding. Ces communautés des Marches tibétaines du Sichuan sont aujourd'hui administrées par des prêtres du diocèse de Leshan.



→  
De haut en bas  
Chrétientes de Yerkalo  
Pont de Cigu  
Famille chrétienne de Yerkalo



Boucle du Mékong

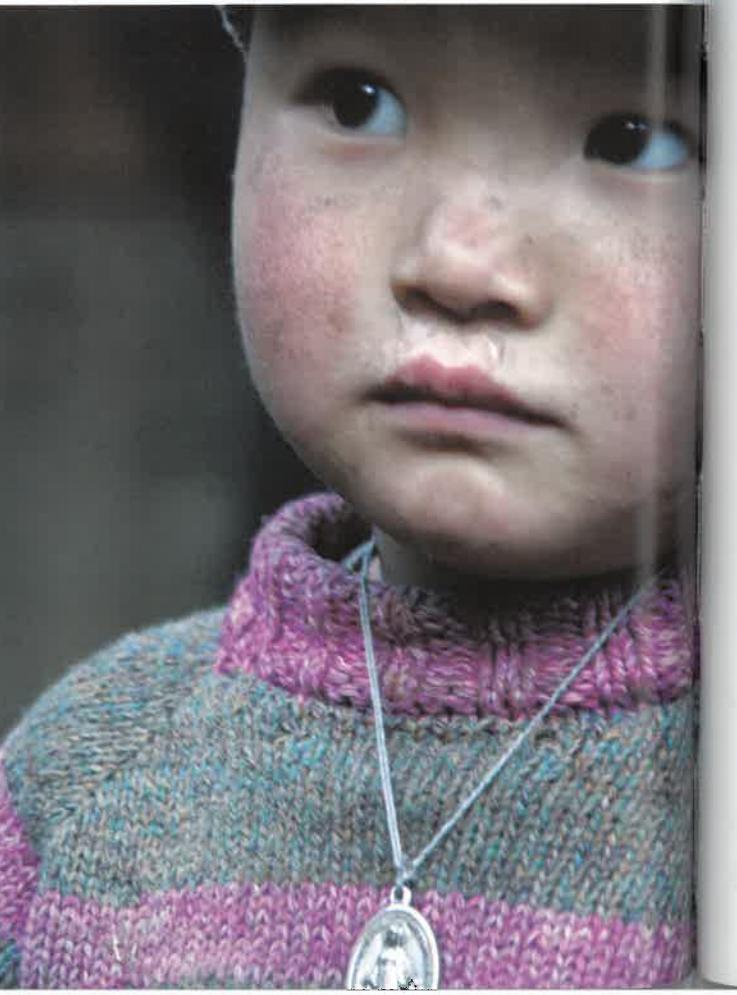
## LES DÉFIS DE LA MODERNISATION

Les communautés catholiques tibétaines de Chine sont aujourd’hui confrontées à des problématiques pastorales délicates. Isolés pendant des décennies, les chrétiens font preuve d’une foi très profonde et solide, mais fort peu inspirée par la réforme de Vatican II et la Bible, et donc peu attrayante pour un public plus jeune et mieux éduqué.

Sur le plan institutionnel, les paroisses se trouvent sous la juridiction indirecte d’évêques ordonnés sans l’accord du Vatican, ce qui pose un problème de conscience à certains fidèles et aux séminaristes autochtones.

En outre, les communautés vieillissent à cause de l’immigration de la plupart des jeunes partis en quête de travail vers les grandes villes. Les mariages de plus en plus fréquents de jeunes filles catholiques tibétaines avec des conjoints bouddhistes accentuent ce vieillissement en raison de la coutume qui exige que les enfants adoptent la religion de leur père.

Enfin, les projets de construction d’une série de barrages dans les hautes vallées du Mékong et de la Salouen menacent gravement le mode de vie traditionnel des habitants, tandis que l’amélioration rapide du réseau routier prépare l’avènement d’un tourisme de masse et des bouleversements qui en résultent dans ces régions jadis protégées.



# ARUNACHAL PRADESH

*"Peu d'événements dans ma vie m'ont autant enrichi que cette conversion en chambre de la famille Lowangcha."*



## À L'ÉCART DU MONDE

Après la mort de Nicolas Krick et d'Augustin Bourry, le territoire des Mishmi se referma à toute présence étrangère. En 1881, Henri Mussot et Auguste Desgodins, accompagnés d'un détachement anglais, explorèrent la rive droite de la Lohit, mais estimèrent que les conditions n'étaient pas réunies pour tenter une implantation dans cette région. Au xx<sup>e</sup> siècle, le catholicisme se développa en Assam, surtout à partir de l'installation, en 1921, des salésiens venus d'Inde du sud. Mais la zone frontalière entre l'Inde, la Birmanie et le Tibet, baptisée par les Britanniques NEFA (*North East Frontier Agency*) fut tenue

à l'écart du reste du monde en raison de son intérêt stratégique.

Bien que convoitée par la Chine dans sa partie septentrionale, la NEFA fut placée en 1947 sous le contrôle du nouveau gouvernement indien qui, sous prétexte de protéger les cultures tribales, en interdit l'entrée aux non-résidents. En 1952, elle fut déclarée territoire de l'Union sous le nom d'Arunachal Pradesh, mais ce n'est qu'en 1975 que ses habitants obtinrent le droit d'écrire une assemblée législative. En 1987, l'Arunachal Pradesh accéda au statut d'État. Sur le plan religieux cependant, le pays restait sous le poids du *Freedom of Religion Act*,

promulgué en 1978, qui interdisait toute conversion à une religion d'origine étrangère. En dépit de ces restrictions, de jeunes Aruna-chali se faisaient baptiser dans les collèges salésiens d'Assam où ils venaient faire leurs études et, de retour au pays, tentaient de faire partager leur foi à leurs compatriotes. Ces conversions entraînèrent rapidement une réaction violente de la part des autorités. Les nouveaux chrétiens furent harcelés, arrêtés, parfois battus. Leurs maisons furent brûlées, leurs enfants exclus des écoles. Mais ils persévéraient dans la foi et ces persécutions ne firent que renforcer leur conviction.



Mgr Joseph Aind et le P. George Pallippambil à la bénédiction d'une église  
Mère Térèsa à Borduria avec Mgr Thomas Menampampil, le P. George Pallippambil et M. Wanglat



Baptême d'un adulte  
Groupes de baptisés à Shillong, 1981

## NAISSANCE D'UNE ÉGLISE

En août 1979, Wanglat Lowangcha un jeune chef tribal d'Arunachal Pradesh, très attiré par le christianisme et marié à une presbytérienne, invita le père Thomas Menampampil, directeur d'un grand collège à Shillong, dans la Meghalaya, à venir étudier la fondation d'une école sur ses terres, à Borduria.

Le lendemain de son arrivée, le père Menampampil, fut victime d'un accident de voiture. Gravement blessé au genou, et en attendant l'ambulance qui devait le rapatrier en Assam, il baptisa dans l'urgence Wanglat Lowangcha et ses deux enfants.

Ce triple baptême improvisé fut le signal d'une diffusion extrêmement rapide du catholicisme en Arunachal Pradesh. Quatre mois plus tard, pour Noël, une vingtaine de proches de Wanglat Lowangcha se firent baptiser en Assam. Le 2 août 1979, au cours de la cérémonie de bénédiction de la première chapelle érigée à Borduria, 924 personnes demandèrent le

baptême, presque toute la population du village. Dans les mois qui suivirent des amis influents de M. Wanglat, dont un ministre et deux députés, se convertirent, imités par de nombreux membres de leur tribu.



Première église de Borduria, 1979

*"La radiographie de mon genou à l'hôpital de Khonsa révèle une multiple fracture de la rotule, et on nous dit que la seule chose à faire était de me transférer à Dibrugarh pour une opération. Le cœur alors me manqua. Je perdais l'occasion d'un mois de tournée dans le territoire interdit, et repartais sans être parvenu à rien. Comme le camion me ramenait chez lui, je demandais à M. Wanglat s'il pensait encore au baptême dans ces circonstances.*

*— Remettez-vous, Père, me dit-il, et vous reviendrez un jour pour une belle cérémonie de baptême.*

*— Je lui répondis qu'il n'était pas nécessaire d'attendre un autre jour. Je lui expliquai que la croix occupe une place spéciale dans le christianisme, que la souffrance a une valeur propre, et que s'il était baptisé ce jour-là ce qui manquait en solennité serait compensé en signification chrétienne. Il fut profondément ému. Un homme blessé a un pouvoir caché de persuasion.*

*Je demandai à être transporté dans la chambre où j'avais dormi la veille. Ils me portèrent comme si j'avais été un fragment de relique. Je m'assis sur le lit, la jambe étendue devant moi, et baptisai M. Wanglat sous le nom de Jacques. Son jeune fils prit le nom de Marc et sa petite fille fut baptisée Agnès. Mme Wanglat avait déjà été baptisée dans l'église presbytérienne. Peu d'événements dans ma vie m'ont autant enrichi que cette conversion en chambre de la famille Lowangcha."*

Thomas Menampampil

En 1983, Thomas Menampampil, nommé évêque de Dibrugarh, ouvrit à Tinsukia en Assam, une *Bible School*. Dirigé par un jeune prêtre salésien indien, George Pallippambil, ce collège biblique, dispensait à la fois un enseignement religieux, destiné à former de bons catéchistes, et un enseignement général. Des centaines de jeunes gens venus d'Assam, d'Arunachal Pradesh et du Nagaland vinrent y étudier et souvent s'y convertirent. De retour chez eux, ils y propagèrent le christianisme et instruisirent des catéchistes pour accompagner les petites communautés débutantes. En dépit des persécutions, les conversions se multiplièrent à travers tout le pays.

En 1992, George Pallippambil obtint l'autorisation de résider dans le pays et s'installa à Borduria où, la même année, Mgr Menampampil vint bénir la première église officielle en présence de Mère Teresa de Calcutta.



Le Mgr Thomas Menampampil, baptisant le premier homme Palimbo à la *Bible School* en 1983

*"En dehors de l'administration, même des proches parents firent de moi et de ma famille leur cible. Tous les moyens possibles furent employés pour nous décourager et nous détruire. Mais le Seigneur était avec nous et nous montrait sa bénédiction par un courage et une foi extraordinaires. Pourtant, je dois reconnaître qu'il y eut des moments où nous nous sommes sentis gravement découragés et où nous nous sommes demandé si Dieu était vraiment avec nous et s'il valait la peine de continuer. Il y eut des moments où nous ne pouvions pas comprendre les impénétrables voies de Dieu, surtout quand ceux qui voulaient nous coincer réussissaient dans tout ce qu'ils entreprenaient et que nous semblions nous acheminer rapidement vers notre point d'anéantissement. C'est seulement maintenant que je réalise que le Seigneur n'était pas seulement avec nous, mais qu'il a aussi complètement pris en charge nos vies et nous a conduits au travers de ces jours d'orage."*

Wanglat Lowangcha



Étudiants à la *Bible school*



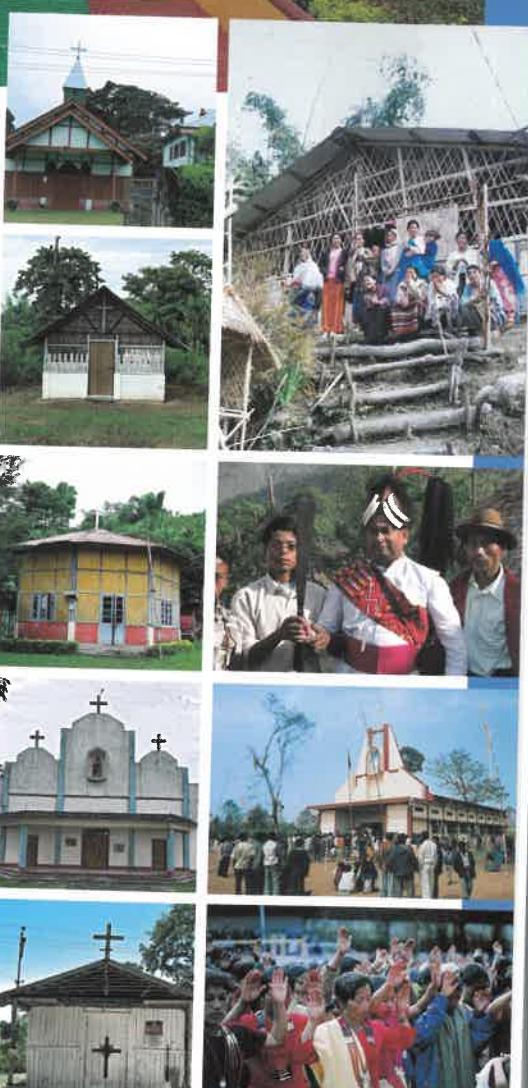
Cathédrale de Miao

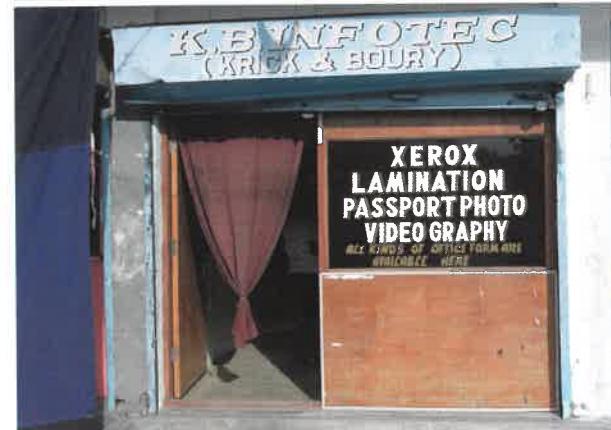
En 1997, George Pallippambil, nommé coordinateur ecclésiastique pour la partie est de l'Arunachal Pradesh, ouvrit un *Litterature Center* à Khonsa (Tirap), à partir duquel il lança des missions dans tous les autres districts. De nombreux jeunes chrétiens formés dans les collèges catholiques obtinrent des postes élevés dans l'administration. Leur influence grandissante permit l'abolition en 2005, du *Freedom of Religion act*.

Le 7 décembre de cette même année, le pape Benoît XVI érigeait deux diocèses en Arunachal Pradesh : Itanagar, la capitale, à l'ouest, et Miao pour la partie est, dont le premier évêque, George Pallippambil fut ordonné le 26 février 2006. Depuis, le diocèse a connu un développement très rapide avec la multiplication des institutions caritatives et des lieux de culte. Le plus remarquable est la cathédrale de Miao, *Christ the Light Shrine*, dédiée au Christ Lumière du Monde, qui a été bénie le 2 mai 2010.



Après la messe





En haut : le P. Raymond Rossignol et le P. George Pallipparambil célébrant la messe à Tezu le 27 décembre 1997



## RECONNAISSANCE POSTHUME

En 1991, Mgr Menampampil et le père George Pallipparambil effectuèrent un pèlerinage sur les traces de Nicolas Krick et d'Augustin Bourry et prirent contact avec les Missions étrangères, maison-mère des deux missionnaires assassinés qu'ils considéraient comme les martyrs fondateurs de la chrétienté d'Arunachal Pradesh. En 1997, M. Wanglat, obtint un permis spécial pour le père Raymond Rossignol, supérieur général des Missions étrangères, qui fut ainsi le premier prêtre français à pénétrer dans le pays depuis la mort de Nicolas Krick et d'Augustin Bourry. Le 27 décembre de cette année-là, il concélébra, avec le père George Pallipparambil, une messe à Tezu en présence des premiers chrétiens de la tribu des Mishmi, à laquelle appartenaient les meurtriers.

Depuis, Nicolas Krick et Augustin Bourry occupent une place éminente dans le diocèse de Miao. Plusieurs institutions portent leur nom et leur dossier de béatification est en cours d'instruction à Rome à la demande de Mgr Pallipparambil.

# Les missions, véritables témoins de l'amour du Seigneur

*Postface du Père Gilles Reithinger  
Vicaire général des Missions étrangères de Paris*

Au xix<sup>e</sup> siècle, les missionnaires parcouraient le monde et voguaient sur les océans durant des mois avant d'atteindre leur destination. Quittant leur ville ou village, leurs famille et amis, ils développaient le dépouillement intérieur et la liberté nécessaire à un tel itinéraire.

Arrivant au Tibet, en Chine ou au nord de l'Inde, ils fondaient bien des espoirs, envisageaient des projets en apprenant des langues orientales, en découvrant des cultures et en nouant des liens de fraternité avec les personnes rencontrées.

L'itinéraire de découverte proposé durant cette exposition montre combien de vies enracinées dans l'amour, d'espoirs fondés sur le Christ, de projets bâtis sur l'Evangile, permettent de faire se lever des communautés chrétiennes et de ne pas craindre les difficultés qui se présentent.

Les graines d'Evangile plantées à un endroit du globe germeront là où elles n'étaient pas toujours attendues. L'Esprit souffle où il veut...

N'est-ce pas là une manière de nous rappeler que nous sommes les intendants de la Parole ? Le Maître de la moisson, c'est le Seigneur. Comme pour nos prédecesseurs, il nous revient de travailler à l'annonce, au témoignage, à la relation au Seigneur, à la compréhension des Écritures. Le Royaume ne peut s'évaluer à l'aune de l'intelligence ou du cœur humain, cela revient au Seigneur. Il nous revient de demeurer dans la confiance.

Aujourd'hui encore, nous envisageons des projets missionnaires et nous apprenons des langues. En 2012, il nous faut plus que jamais être des passionnés de cultures et de découvertes, de rencontres et de fraternité.

À l'heure des avancées technologiques et des progrès de communication qui font du monde un village, le témoignage des communautés du Toit du monde d'hier nous rappelle que l'Evangile est de l'ordre de l'amour et ne peut s'envisager comme un projet qui ne relèverait que des hommes.

Hier comme aujourd'hui, l'invisible amour du Seigneur prend forme par nos actes de charité ; la force de la prière fait se lever

des peuples. L'audace missionnaire n'est pas qu'une option à choisir, c'est le moteur même de nos vies chrétiennes.

En préparation du Synode sur la Nouvelle Evangélisation, le Pape Benoît XVI nous a rappelé que « l'Evangile ne saurait se réduire à une stratégie de communication ou au ciblage de certains destinataires », mais qu'il convient de nous diriger vers « la rencontre avec Jésus-Christ, à la fois intime, personnelle, publique et communautaire ».

L'avancée missionnaire de l'Église ne relève pas de la stratégie ou du quantitatif, mais de la qualité de nos rencontres, comme l'ont fait nos prédecesseurs, de notre enracinement dans la prière et... de la confiance que nous plaçons dans le Christ.

Père Gilles Reithinger



## Cette exposition a été réalisée avec le concours de :

Julien BOURY, P. Jean CHARBONNIER, Daniel CIPOLLA, Mathieu EMONET (Médiathèque de Martigny), Charles GUILHAMON, François JOYAUX, P. Olivier LARDINOIS, Thilda LEHACQUE, Mgr George PALLIPARAMBIL, Frédéric PROFFIT, P. Jacques-Antoine ROLLIN, P. Bernard de TERVES, P. Yann VAGNEUX, Chanoine Jean-Pierre VOUTAZ (Congrégation du Grand-Saint-Bernard), Carmel de Lourdes, *Église d'Asie*, Fondation Alexandra DAVID-NÉEL, Maison de la Négritude et des Droits de l'Homme de Champagney, Province de France des franciscaines missionnaires de Marie, bibliothèques, archives et service animation des Missions étrangères de Paris.

Qu'ils soient tous chaleureusement remerciés, ainsi que les prêtres des Missions étrangères de Paris.

## BIBLIOGRAPHIE

- DESHAYES (Laurent), *Histoire du Tibet*, Paris, Fayard, 1997
- DESHAYES (Laurent), *Tibet, 1846-1952 : les missionnaires de l'impossible*, Paris, les Indes savantes, 2008
- DUBERNARD (Etienne-Jules), *Tibet « mission impossible ».*  
*Lettres du Père Etienne-Jules Dubernard (1864-1905)*, Paris, Fayard, 1990
- FAUCONNET-BUZELIN (Françoise), *Les martyrs oubliés du Tibet. Chronique d'une rencontre manquée*, Paris, Cerf, 2012
- FAUCONNET-BUZELIN (Françoise), *Les porteurs d'espérance. La mission du Tibet-Sud (1848-1854)*, Paris, Cerf, 1999
- GORÉ (Francis), *Trente ans aux portes du Thibet interdit 1908-1938*, Paris, Kimé, 1992
- GRATUZE (Gaston), *Un pionnier de la mission tibétaine, le père Auguste Desgodins (1826-1913)*, Paris, Apostolat des éditions, 1969
- KRICK (Nicolas), *Tibet, terre promise. Le journal de voyage de Nicolas Krick, missionnaire et explorateur (1851-1852)*, Présentation par J. Buzelin, Paris, M.E.P., 2001
- LAUNAY (Adrien), *Histoire de la Mission du Thibet (2 volumes)*, Paris, M.E.P./Indes savantes, 2001
- SIMONNET (Christian), *Tibet ! Voyage au bout de la chrétienté*, Paris, Éditions de Septembre, 1991
- SLIZEWICZ (Constantin de), *Les peuples oubliés du Tibet. The South Tibet Mission (1880-1937) and The Prefecture Apostolic of Sikkim-Kalimpong (1929-1937)*, Kathmandu, 2010

## WEBOGRAPHIE

- <http://www.mepasie.org/>  
<http://www.chineancienne.fr/>

Texte, légendes et recherche de citations : **Françoise Fauconnet-Buzelin**

Production et coordination éditoriale : **Agence Schogun**

Conception graphique et réalisation : **Natalie Bessard**

Iconographie : **Françoise Fauconnet-Buzelin et Annie Salavert**

Édition : **Missions étrangères de Paris**

## Illustrations

Photo de couverture : église de Gongshan © Charles Guilhamon - Photo de 4<sup>ème</sup> de couverture : église de la vallée de la Salouen © Jacques-Antoine Rollin

Photos des Marches tibétaines : Charles Guilhamon, Yann Vagneux, Daniel Cipolla, Jacques-Antoine Rollin

Photos d'Arunachal Pradesh : Julien Boury, Françoise Fauconnet-Buzelin et évêché de Miao - Photos des objets et cartes : Christophe Bessard

Dessins aquarelles : Cécile Galland - © MEP - © Maison hospitalière du Grand-Saint-Bernard

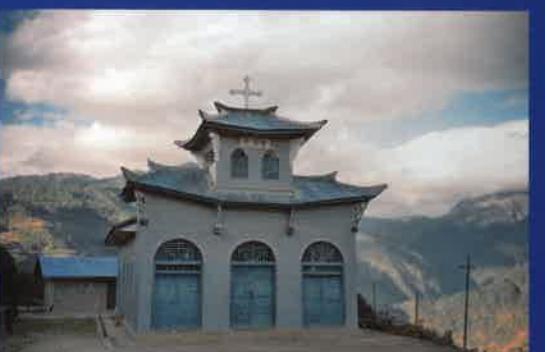
Impression : **Imprimerie Clerc**

ISBN : 978-2-7466-5177-7

# MISSIONS DU TOIT DU MONDE

MISSIONS ÉTRANGÈRES  
DE PARIS

MISSIONS DU TOIT DU MONDE - MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS



978-2-7466-5177-7 20 €



9 782746 651777

MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS  
128, rue du Bac - 75007 Paris

